

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 36

Artikel: Lausanne, le 6 septembre 1884
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20cent.

Lausanne, le 6 septembre 1884.

La France et l'Allemagne sont au mieux. La France décore le docteur Koch ; l'Allemagne fait la même galanterie aux deux officiers français qui ont découvert le secret de diriger les aérostats.

Bismarck est enchanté de voir les Français se chamailler avec les Chinois, certain que c'est là une heureuse diversion aux ressentiments que nourrissait en eux la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

L'Angleterre, la pieuse Angleterre, éprouve au contraire du dépit de voir le drapeau français flotter sur quelques points du globe où elle voudrait arborer le sien.

Ces événements ont inspiré à M. A. Wolff, du *Figaro*, les réflexions qui suivent, et que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire, pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas ce journal sous la main. Il n'est pas possible de faire une critique plus amusante et plus spirituelle des tendances égoïstes et toujours envahissantes de la politique anglaise.

« L'Anglais est un être envieux et grincheux ; on dirait qu'on lui retire le pain de la bouche quand on lance une bombe sur un coin du globe ; il ne peut pas se faire à l'idée qu'un autre que lui bombarde n'importe quoi ; il se figure qu'il a le brevet du petit bombardement universel. Il a tant bombardé à tort et à travers, sous toutes les latitudes, il a lancé tant d'obus dans toutes les directions et sur tous les peuples qu'il se figure avoir le monopole de la destruction, comme la maison Hachette a celui de vendre des livres dans toutes les gares. La véritable bombe, c'est la bombe anglaise, non qu'elle blanchisse en vieillissant, mais parce qu'elle est supérieure à tous les produits européens. C'est une bombe humanitaire, à ce qu'il paraît ; non seulement elle ne fait pas le moindre mal, mais, au dire des journaux, on éprouve même un certain bien-être à être bombardé par un Anglais ; ces gens-là veulent nous faire accroire qu'ils cachent leurs obus dans du pain à chanter et qu'on les avale sans s'en apercevoir. On ne saurait comparer un bombardement anglais qu'à l'insensibilisateur du dentiste Duchêne ; quand l'Anglais lance des obus sur un coin du globe pendant douze heures consécutives, la population est comme bercée par un rêve d'opium, elle se sent envahie par une hallucination délicieuse ; un bombardement anglais produit, à ce

qu'il paraît, une sensation charmante, l'Egyptien qui le subit est sous le coup d'un véritable enchantement ; il rêve que de blondes Anglaises lui passent les mains dans les cheveux et l'appellent : Alfred ! Quand, à la fin du bombardement, un peuple sort de la ravissante rêverie que lui cause le projectile anglais, il est désolé que ce soit fini, et murmure : Encore ! encore ! On a vu des tribus à ce point ravies par le bombardement anglais qu'elles ont demandé un supplément qui, souvent, leur a été accordé.

» Il n'est donc pas surprenant que le bombardement d'un port chinois ait produit en Angleterre ce qu'on appelle : une impression pénible ; l'obus français n'a pas la délicatesse de l'obus anglais ; il arrive comme la foudre, éclate, coupe les jonques en deux, coule les canonnières et détruit le bon Chinois. Oh ! le vilain brutal, le mal élevé, le rustre, le barbare ! Prenez deux Chinois, dont l'un aurait été tué par une bombe française et l'autre par une bombe anglaise, et voyez la différence : Le Chinois tué par les boulets de l'amiral Courbet a les traits contractés, tandis que l'autre, exterminé par le projectile anglais, conserve, jusque dans la mort, une expression de béatitude complète. Quand le bombardement d'Alexandrie a été fini, les cadavres avaient un aspect si gai, qu'on les prenait pour des gens de la noce.

On peut donc se faire une idée du degré de satisfaction éprouvée par un mandarin de première classe traversé de part en part par un obus, lors de la guerre entreprise par les Anglais contre la Chine, pour faire aller leur honnête commerce d'opium. On conserve encore au musée de Londres, dans de l'esprit de vin, les restes mortels d'un Chinois qui a été tellement satisfait du bombardement de nos voisins que, avant d'expirer, il s'est fait naturaliser Anglais ; coupé en deux par un obus, il ne lui était resté que juste la force nécessaire pour serrer la main à l'amiral anglais et pour lui dire : *I thank you*.

» Partout où l'Angleterre a passé, elle a laissé d'impérissables traces de sa mansuétude ; chacun sait qu'elle a, de tout temps, réprimé les révoltes des Indous par des versets tirés de l'Evangile et qu'on envoyait dans le creux des bombes en même temps que la mitraille. Si, de-ci de-là, un amiral anglais a fait fusiller quinze mille Indous à la fois, c'était par humanité et pour leur éviter la douleur d'être pendus. C'est ainsi que, peu à peu, sans seulement faire du mal à un chien galeux, l'Anglais

s'est implanté aux quatre coins du monde; si, à cette heure, il est le maître d'une partie de l'Extrême-Orient, s'il s'est assis sur un rocher de la mer du Nord, s'il a pris possession de Gibraltar, de Malte, du canal de Suez, si on le trouve en Afrique, en Asie et en Australie, c'est qu'il a établi sa puissance sur une réelle bonté d'âme et conquis ses colonies par la persuasion.

» Qu'une nation à ce point pénétrée des doctrines humanitaires ait poussé un cri de terreur quand l'amiral Courbet s'est permis de bombarder brutalement, sans lui en demander la permission, il n'y a là rien qui doive nous surprendre. On n'aime la concurrence dans aucune partie, pas plus dans le bombardement que dans les gilets de flanelle. Quand, pendant de si longues années, on a été le premier bombardeur de son siècle, il est très pénible de voir qu'on n'est pas le seul. »

La proposition faite au sein de la Constituante par M. le docteur Dufour, tendant à étendre le droit de vote aux femmes, pour la nomination des pasteurs, a fourni à un de nos collaborateurs, le sujet des réflexions humoristiques qu'on va lire. Nous reviendrons prochainement sur cette question, qui peut paraître étrange, à première vue, mais très intéressante, au fond, et dont le dernier mot n'est pas dit.

Nos jolies électriques.

L'Assemblée constituante vient de perdre une belle occasion de faire parler d'elle! Il s'est trouvé là-haut cent et quelques hommes pour refuser le droit de vote « au sexe auquel nous devons notre mère, » comme disait M. Legouvé.

Il s'en est fallu de peu de voix que notre pays attirât l'attention de l'Europe entière. Tous les journaux eussent parlé de la Constitution vaudoise; l'émigration des plus jolies femmes d'Europe se serait tournée vers les bords du Léman. De tous côtés seraient arrivés les hommages et les félicitations. Les Unions pour l'émancipation de la femme auraient envoyé des adresses couvertes de signatures; madame Hubertine Auclert aurait fait illuminer la salle Graffard et les Anglais auraient tenu des meetings monstres, où l'on aurait fait sonner bien haut la glorieuse conquête féminine. Une ère nouvelle s'ouvrirait. M. Dufour, le précurseur et l'initiateur, devenait d'un seul coup plus connu que par ses vingt années de pratique patiente et d'expériences savantes. On lui élevait une statue, sur le socle de laquelle la Femme reconnaissante l'inscrivait au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. En un mot, il entrait tout vivant dans l'immortalité.

Et la Constituante ne l'a pas voulu! Elle a fait écrouler, à la majorité relative et à l'appel nominal, ce rêve généreux! La femme reste sujette, le canton de Vaud reste ignoré des masses profondes.

Au point de vue pittoresque seul, le vote des femmes nous offrait les plus séduisantes perspectives. Nos mères et nos épouses, au lieu de végéter tristement entre le potage de midi, le café à l'eau

d'une heure, les petits thés de trois heures, le café au lait de quatre heures, la tartine de cinq et le souper de six, avaient un emploi bien trouvé de leur journée. La moitié de l'année, elles auraient fait des pasteurs, et le reste de l'année eût à peine suffi pour les défaire.

Nous pouvions déjà prévoir la fondation d'Associations évangéliques électorales des femmes, organisées sur les bases des célèbres *caucus* américains, avec sections et sous-sections. Les vieilles dames, célibataires ou veuves, auraient patronné, poussé et chauffé les candidatures de pasteurs sérieux, de ces pasteurs du bon vieux temps, à la tournure sévère mais pas compassée, au parler franc et point trop flatteur, qui débitent des sermons de durée moyenne, bien nourris et étayés sur d'amples citations de textes.

En revanche, la jeunesse eût constitué des comités pleins d'entrain. Les pasteurs candidats auraient dû être jeunes, pimpants, onctueux, hommes du monde; on eût considéré leur linge, la cassure de leur col, la pointure de leurs bottines, la fraîcheur de leur cravate blanche; ils auraient eu soin d'envoyer leur photographie à la présidente et aux électriques influentes; quant à leurs sermons, leur première qualité exigée eût été la forme un peu académique, saupoudrée de romantisme: citations variées, allant de Nabuchodonosor à Ezéchiel, de Jéhovah à M. Cochut de la *Revue des Deux-Mondes*, sans oublier de temps en temps quelques vers d'Alfred de Musset, le poète des dames.

Des sous-comités de sections se seraient évidemment formés, l'un pour faire nommer un pasteur blond, un autre pour pousser un pasteur célibataire, parti avantageux guigné par de nombreuses électriques majeures mais non mariées.

Toutes les Associations se seraient rangées sous un drapeau unique, d'un blanc éblouissant, en témoignage de la pureté de leurs intentions, avec un grand cœur flamboyant, signe de leur ardeur dévorante pour le bien.

Et les élections!

Quel tableau charmant nous perdons là! A la cloche de 11 heures, toutes ces dames, au lieu de s'en aller voir si la poule au pot est à point, si le bouquet de persil et de céleri accompagne le bouilli, si le mari a bien mis la table et écumé la soupe, toutes ces dames seraient restées pour voter. La jeunesse dorée de Lausanne eût fait les honneurs du local électoral, acheté par souscription des plumes d'or, et de la poudre d'ailes de papillons pour diaprer les bulletins féminins. On eût mis aux enchères les places de distributeurs de proclamations et fait queue à la porte de St-François pour voir entrer M. Joseph Prud'homme et sa *smalah*: une demi-douzaine de gentilles électriques, jolies à croquer sous leurs chapeaux girondins, venant filialement et dévotement voter pour « le candidat à papa, » défenseur né des principes solides et des opinions immuables.

Hélas, regrets superflus, rêves irréalisables!

Ah! messieurs de la Constituante. Vous ne savez